

De quoi parlons-nous ? Les modalités contextuelles du partage du sens selon John L. Austin

Jeanne-Marie Roux (Université Saint Louis, Bruxelles)¹

« SPECIMENS DE SENS

1.1 Quelle-est-la-signification-de (du mot) "rat" ? [...]

SPECIMENS DE NON-SENS

1.221 Quelle est la "signification" de (du mot) "rat" ? »

[AUS 94, pp. 21-22]²

Que signifie, dans la perspective de John L. Austin, partager du sens dans le langage, ou par le langage ? Et, avant tout, le philosophe oxonien reconnaît-il une légitimité à cette question ? La réponse semble devoir être nécessairement double, équivoque, du fait de la complexité de la position d'Austin sur la question de la signification, mais aussi de la plurivocité des expressions de « partage du sens », et de « sens commun ».

L'expression « partage du sens » suppose en effet une forme de séparation – au moins partielle – entre le sens et son partage, ou du moins, la nuance est d'importance, que ce partage ne soit pas tenu pour acquis, considéré comme une évidence qu'il serait inutile de mentionner ou d'analyser. Elle semble ainsi nous inviter à remettre en cause un principe, ou un quasi-principe, de nombreuses théories de la signification (dominantes par exemple en sémantique formelle ou dans la philosophie anglo-saxonne contemporaine), selon lequel le sens ne peut être que commun, la signification que partagée, la langue – et sa connaissance – étant le vecteur de ce partage. Il s'agit de la conception selon laquelle une signification est associée conventionnellement à chaque mot, et à chaque énoncé : maîtriser une « langue », c'est-à-dire un système social de signes, c'est être en mesure d'associer à chaque mot et à chaque énoncé réalisé dans cette langue une signification. Le partage de la langue est la condition, et la présupposition, de l'intercompréhension.

Or, il nous semble que, paradoxalement, cette conception très largement répandue présuppose le partage du sens, mais permet aussi que ce sens soit pensé, dans une certaine mesure, indépendamment de son partage. Puisque le sens ne peut être que partagé ou, disons, défini par des règles sociales, le fait qu'il soit *ou non* partagé effectivement, dans telle situation, dans tel contexte, à telle occasion, n'importe pas. Le partage « de principe » a pour intérêt de refuser toute psychologisation du sens (il ne peut être strictement privé, individuel, il ne peut

¹ Ce texte a été rédigé grâce à une bourse de post-doctorat « Move in Louvain » (Marie Curie COFUND). Je tiens à remercier les participants de la journée d'étude qui a accompagné l'élaboration de ce volume, et tout particulièrement ses éditeurs, Georgeta Cislaru et Vincent Nyckees, pour leur relecture extrêmement attentive et leurs commentaires passionnants, qui m'ont permis, je l'espère, d'améliorer ce chapitre. Il n'en demeure pas moins que ce qui est finalement écrit est de ma seule responsabilité.

² Traduction modifiée.

précisément être que partagé), mais il semble corrélatif d'une indifférence aux modalités du partage « effectif » dans une parole ou un acte d'expression donné, et par là même d'un mépris à l'égard des conditions sociales réelles de nos échanges linguistiques.

De ce point de vue, mettre en cause le présupposé de la communauté du sens, *poser la question du partage du sens*, sans plus le prendre pour acquis, c'est aussi, si l'on veut, remettre le sens en circulation, ou le repenser tel, c'est-à-dire faire la part de ce qui, indissociablement, du sens, tient au fait qu'il circule, ou qu'il soit partagé.

Dans cette tâche, il nous semble que John L. Austin peut considérablement nous aider. Le montrer sera le but de la première partie de cet article. Comme nous le verrons, sa contribution à ce problème aura pour effet une réforme profonde du concept de signification³. Mais alors, c'est le fait qu'il persiste une quelconque objectivité de la signification qui devient problématique. À vouloir penser le sens dans une authentique circulation, dans un partage effectif, ne risque-t-on pas de le dissoudre dans l'usage ou, disons dans un usage qui serait toujours particulier⁴ et, de ce fait – c'est le pas que je souhaiterais interroger – dans une forme d'idiosyncrasie ? La remise en cause du « partage de principe » semble en effet comporter le risque de nous faire retomber dans la gueule du monstre psychologue dont il était censé nous tirer... Un danger qui se trouvait notamment pointé sous la plume de Björn Larsson, lorsque, présentant son travail sur le « bon sens commun », ce dernier dénonçait au sujet de « la compréhension réelle », le fait « qu'on l'appelle souvent intercompréhension – comme s'il y avait deux formes de compréhension, l'une réelle et l'autre seulement virtuelle » [LAR 08, p. 31-32].

Dans le monde des austinien, la question est complexe, et très discutée. La deuxième partie de cet article consistera à soutenir que la réflexion sur les conditions réelles du partage du sens ne doit pas conduire à nier que, dans une certaine mesure, le sens peut s'émanciper, non pas de l'usage en général, mais de *tel* usage particulier, pour gagner – nous en assumons le terme – une forme d'objectivité, contextuelle mais effective. Manière de dire que la remise en circulation réelle du sens ne doit pas nous conduire à nier toute objectivité du sens, en un geste qui ne serait que l'envers maladroit de la réification idéaliste de la signification, mais à remettre celle-ci dans le contexte toujours renouvelé où sa question importe, où le partage du sens devient, précisément, question, problème, enjeu de communication.

I. Le sens en partage. La critique austinienne du mythe de la signification

Le dynamisme des recherches menées actuellement au sein de la philosophie analytique autour de la distinction de la force et du contenu de l'énoncé, de sa contestation et/ou de sa fragile élaboration, le manifeste encore aujourd'hui⁵ : la théorie des actes de parole a pour effet

³ Dans cette contribution, nous emploierons les termes de « sens » et de « signification » de manière indifférenciée, pour la raison que leur distinction n'est l'objet d'aucune entente évidente dans le champ philosophique dans lequel se déploie la présente réflexion. L'indétermination du terme anglais « meaning » y est probablement pour beaucoup. Cf. sur ce point l'article « Sens » dans [CAS 04].

⁴ Nous verrons que telle n'est pas la seule compréhension que l'on peut en avoir.

⁵ Voir en particulier les travaux de Peter Hanks [HAN 07] et [HAN 15] et François Recanati [REC 16].

de profondément fragiliser l'idée même que nos énoncés auraient un sens ou, plus précisément, de rendre problématique la représentation de ce sens comme étant objectif, identifiable et ré-identifiable d'un énoncé à l'autre.

I.1. Les actes de parole contre la conception représentationnaliste du langage

Comme cela se trouve présenté dans de nombreux textes⁶, la philosophie de l'esprit du vingtième siècle (qui se prolonge à maints égards au vingt-et-unième) rapporte fréquemment, « le sens ou la signification d'un énoncé [...] à une "proposition" qui est elle-même indexée sur le réel via des conditions de vérité déterminées » [AMB 13, p. 5] : selon une telle conception, la « signification des mots suffit à elle seule à déterminer quelle est la bonne application d'un énoncé composé de ces mots, en ce qu'elle fixe ses conditions de vérité. »

La réciproque de cette conception, qualifiée par Tyler Burge de « sémantique des conditions de vérité », est l'idée que l'on peut étudier la signification des mots « en se contentant pour l'essentiel de rechercher leurs "conditions de vérité", sans considérer les différentes choses que l'on fait avec eux⁷. » [BAZ 11, p. 150] Cette position se trouve par exemple défendue par Donald Davidson, qui écrit : « Une signification littérale et des conditions de vérité littérales peuvent être assignées aux mots et aux phrases indépendamment de leurs contextes d'usage particuliers » [DAV 01, p. 14]. Ainsi, la signification des mots aurait fondamentalement à voir avec la manière dont nous les utilisons pour parler du monde, pour s'y référer et en dire des choses justes, selon une logique d'adéquation et de correspondance qui n'a du reste rien de surprenant ni d'exorbitant, mais semble être l'une des fonctions essentielles de notre langage.

Or, la philosophie du langage d'Austin a précisément cela de déstabilisant pour cette entente traditionnelle – et du reste, intuitive – de la vérité, qu'elle remet en cause le primat, et même peut-être la légitimité de cet idéal de correspondance dans notre usage du langage. Dès lors, c'est le statut de cette signification (son usage et ses modalités) qui devient problématique.

En effet, si l'on suit la lecture pénétrante proposée par Marina Sbisa dans [SBI 07], le but d'Austin dans *How To Do Things With Words* est de montrer que tout discours doit être considéré comme une action : de ce point de vue, la distinction « constatif/performatif » qui ouvre le livre – c'est-à-dire celle des énoncés qui disent quelque chose et de ceux qui font quelque chose [AUS 75, p. 25]⁸ – n'est introduite par Austin que pour être mieux critiquée. Sa stratégie argumentative est la suivante. Tout d'abord, il montre qu'il n'y a aucun moyen de distinguer clairement les énoncés constatifs des énoncés performatifs, pour la raison que tous nos énoncés accomplissent des actions du même type que celles qui sont accomplies par les énoncés performatifs, et il démontre ainsi que tous nos énoncés sont des actes, susceptibles de félicité et d'infélicité, et non pas (ou pas uniquement) de vérité et de fausseté. En parlant, nous

⁶ Cf. par exemple [AMB 13] ; [WIG 99] ; ou encore la partie consacrée au « Stage setting » de [BAZ 11], en particulier pp. 150-151.

⁷ Dans tous les cas où le texte auquel nous faisons référence est en anglais, la traduction est de l'auteure.

⁸ La traduction française existante n'étant pas fondée sur la 2^e édition du texte en langue originale [AUS 75], qui fait référence, nous renvoyons de préférence à cette dernière. Les passages cités sont cependant extraits de la traduction française [AUS 91], fondée sur la 1^e édition de l'ouvrage [AUS 62].

agissons donc plus que nous ne disons ou, plus exactement, le fait que nous disions quoi que ce soit ne se comprend qu'eu égard au fait que la parole constitue un acte.

Etablissant ainsi que chaque acte de parole peut échouer, en tant qu'acte, de différentes façons, et se trouve donc soumis à différents types d'« accidents » [AUS 91, p. 149] – diversité que la grossière distinction entre le constatif et le performatif réduisait artificiellement à deux, et dissimulait par là-même –, Austin distingue ensuite « différents "actes" abstraits », au premier rang desquels on trouve la fameuse tripartition locution-illocution-perlocution, introduite au début de la huitième conférence.

Relativement à notre problème, il est remarquable que l'argument essentiel de cette subversion se trouve déjà esquissé dans un article de 1940 intitulé « significativement » « La signification d'un mot » [AUS 79, pp. 55-75]⁹, à l'aide d'un exemple repris à Moore : « Prenons la phrase bien connue : "le chat est sur le paillason et je ne le crois pas". Elle est apparemment absurde. » [AUS 94, p. 31] Et pourtant, Moore le remarquait déjà, la raison n'en est « pas que cette proposition transgresse la syntaxe au sens où il y a là, d'une certaine manière, "contradiction interne" » [AUS 94, p. 31-32] : l'affirmation « le chat est sur le paillason » n'implique pas logiquement que le locuteur croit qu'il y est – car ce locuteur peut mentir ! Moore explique cette impression d'absurdité par un autre sens de l'implication, non syntaxique, ou non logique si l'on veut, qui signifie « laisser entendre ». Austin analyse les choses en ces termes : « Ce qui m'empêche de le dire, c'est plutôt une convention sémantique (bien entendu implicite), sur la façon dont nous employons les mots *en situation*. » [AUS 94, p. 32]

Dans cette démonstration l'essentiel n'est pas de dire que les affirmations peuvent échouer – on le savait avant Austin – mais de soutenir qu'une affirmation qui échoue peut le faire *autrement* qu'en étant contradictoire avec elle-même, et donc autrement qu'en étant un « non-sens » [*nonsense*].

Or, qu'est-ce qui échoue alors ? Le problème n'est pas que l'énoncé n'aurait pas de sens – ce que je dis lorsque je mens peut être tout à fait sensé, compréhensible et réitérable –, mais que l'acte qui consiste à affirmer *n'est pas mené à bien*. Austin ne l'explicite pas en ces termes en 1940, mais les conférences de 1955 nous permettent de compléter son raisonnement : ce qui est en jeu ici, ce n'est pas le *sens* de l'acte locutoire qui consiste à dire « Le chat est sur le paillason », mais la *valeur* de l'acte illocutoire qui consiste à *affirmer*, lequel suppose une adhésion à ce que j'énonce. C'est trivial, mais précisons-le : cette valeur se décide en situation. Le fait qu'en disant « oui », je sois en train de répondre à une question portant sur la présence d'encre dans l'imprimante ou en train de me marier dépend bien sûr du contexte et des circonstances de l'énonciation.

Rappelons enfin que c'est pour rendre compte de ce qui distingue les deux types d'échecs qui portent respectivement sur le sens et la valeur de l'acte de parole, et donc les différents types d'actes dont ils constituent l'échec, qu'Austin va forger la tripartition déjà mentionnée entre locutoire, illocutoire et perlocutoire. Il entend ainsi introduire « un peu plus de clarté et de précision » [AUS 62, p. 107] dans cette thèse très générale selon laquelle nous faisons des choses en parlant. Ces trois concepts désignent ainsi trois dimensions de chaque

⁹ De nouveau, la traduction française des *Philosophical papers* [AUS 94] n'est pas fondée sur l'édition de référence du texte en langue originale – qui est la troisième [AUS 79]. Elle est en outre curieusement amputée de certains textes et souvent erronée. Nous privilégions donc la référence à l'édition anglaise de 1979. Nos citations sont néanmoins extraites de la traduction existante, modifiée ou corrigée si nécessaire.

acte de langage ou, pour reprendre la description de Bruno Ambroise, « trois perspectives différentes prises à l'égard d'un même énoncé qui réussit sur trois plans différents » [AMB 08, p. 23].

1.2. Le sens en situation. La radicalité de la critique austinienne de la signification

La difficulté commence au moment où il faut tirer les conséquences de cette découverte pour le concept de signification. Il est clair qu'une certaine entente en est désormais interdite. En se fondant sur l'analyse des mêmes exemples, mais sans l'appareillage théorique développé dans *How To Do Things With Words*, Austin exprimait déjà dans « La signification d'un mot » à quel point la pleine compréhension du fait que les énonciations sont des actes modifie l'entente que l'on se fait habituellement de la signification. Car les mots et les énoncés que l'on prononce doivent désormais être compris comme des choses dont on use *en situation* pour accomplir les actes que sont les énonciations. Se référer à leur signification, c'est se référer à cet usage, et décrire ce qu'ils nous permettent de faire *en situation*.

Pourtant, cette seule indication de la conversion de la signification en usage ne peut suffire, puisqu'elle peut signifier deux choses différentes, et contradictoires. Premièrement, que chaque mot est associé, non plus certes à une entité définie (idée, concept, universel), mais à un ensemble d'usages prédéterminé que l'on pourrait circonscrire. Mais deuxièmement, et tout aussi bien, qu'un mot prend un sens différent *à chaque usage* que l'on fait de lui, ce qui n'en permettrait au contraire aucune caractérisation *a priori*. Cette référence à l'usage doit en tout état de cause être précisée.

Ainsi, dans son article de 1940, il est clair qu'Austin critique sans ambiguïté toutes les conceptions qui objectivent les significations [AUS 79, p. 59] et les pensent comme des « choses, au sens ordinaire, faites de parties, au sens ordinaire » [AUS 94, p. 30], susceptibles d'être saisies par des « description[s] définie[s] » [AUS 94, p. 27]. Il est erroné de penser que chaque mot, et chaque énoncé, est accompagné de « sa signification », qui l'accompagnerait en toutes circonstances comme « un appendice simple et pratique » [AUS 94, p. 29], car – c'est ce qui est généralement retenu de cet article – la compréhension de ce que signifie un énoncé (c'est-à-dire ce qu'il serait étrange de refuser dans la même énonciation) suppose la prise en compte de la manière dont cet énoncé est formulé, c'est-à-dire de sa valeur, laquelle n'est jamais caractérisable qu'en situation. Dans cette perspective, Austin opère une sorte d'*élargissement* de la notion de signification à la dimension illocutoire de l'acte de parole, ainsi qu'une forme de *pragmatisation* de cette signification à deux niveaux, qui ne se fixe qu'à l'usage.

Cependant, il ne nous semble pas aisé de faire droit à cet argument tout en prenant acte du fait qu'Austin ne nie *pas* que l'on puisse répondre à la question de la signification de tel ou tel mot – pour reprendre ses exemples, « rat », « mot », ou « museau » de rat. Selon lui, il ne serait donc pas absurde de chercher à définir « la signification du mot "rat" », et pourtant il n'existerait aucun sens à s'interroger sur ce qu'est « la signification d'un mot ». Austin attire du reste notre attention sur ce contraste dès la sibylline première page de son article, où il liste des « spécimens de sens » puis des « spécimens de non-sens » [AUS 79, p. 55], les premiers n'étant le plus souvent distingués des seconds que par la présence de guillemets ou de tirets, l'ensemble formant une sorte d'énigme codée, destinée à aiguïser la curiosité des lecteurs-

explorateurs, et peut-être aussi à se moquer légèrement par avance de leurs efforts appliqués pour la déchiffrer.

Parmi les indices dont nous disposons pour comprendre cette différence de traitement, la mise en série par Austin des non-sens que constituent le fait de s'interroger sur « la signification d'un mot », « la signification de n'importe quel mot [*any word*] » et « la signification d'un mot en général [*a word in general*] » mérite selon nous une attention particulière. Ajoutons aussi le contraste frappant – et mystérieux au premier abord – entre ces formules et « Quelle-est-la-signification-de (la phrase) "quelle-est-la-signification-de (du mot) 'x' ?" ? », classé parmi les spécimens de sens, et qui indique bien que, selon le philosophe oxonien, il n'est pas absurde de s'interroger sur « la signification d'(un mot) "x" », x étant indéterminé. Austin nous indique même quelle serait la réponse appropriée à une telle question : « je réponds tout naturellement en expliquant la syntaxe et en manifestant la sémantique » [AUS 94, p. 27].

Si l'on suit ces indications, ce qui gêne Austin n'est pas tant *l'indétermination* du mot sur lequel on s'interroge, que *la généralité* de la réponse que l'on cherche. Comme il le précise, « la signification d'un-mot-en-général », « ne veut pas dire de "n'importe" quel mot *qu'il vous plaît de choisir*, mais plutôt d'*aucun* mot *en particulier* » [AUS 94, p. 24]. À l'inverse, n'importe quel mot (au choix), ce n'est ni tous les mots à la fois, ni le mot en général.

Le cœur de l'argument serait donc que l'on peut bien demander ce qu'est la signification d'un mot *en particulier*, mais jamais celle d'un mot *en général*. Par là même, Austin semble indiquer que chaque mot a une signification, que chacune d'entre elles est définissable, et pourtant que l'on ne peut proposer aucune caractérisation générale de ce qu'est une signification, aussi abstraite et indéterminée soit-elle. Cela suggère que ce en quoi consiste la signification d'un mot ou d'un énoncé change à chaque fois (c'est-à-dire pour chaque mot ou chaque énoncé), ou plus précisément qu'il n'est nullement évident que cela constitue la même chose à chaque fois. Comme si ce que le terme « signification » même désigne devait être différent (en tout cas, et crucialement, non évidemment semblable) pour chaque chose à laquelle on l'applique.

De ce point de vue, il faudrait appliquer au mot « signification » lui-même le traitement qu'Austin recommande d'employer pour toutes les choses que l'on désigne par le même mot. C'est-à-dire, dans un premier temps : méfiance à l'égard de notre tendance à extrapoler un universel qui serait présent dans toutes les choses auxquelles on applique un même terme ou à considérer, du moins, que tous les homonymes sont semblables d'une certaine manière. Puis, dans un second temps, recherche prudente des raisons réelles – qui peuvent être très diverses, et relativement accidentelles – de cette équivocité. La légitimité du geste de généralisation se trouve par là-même contestée dans bien des cas. Ainsi, il paraît notamment très délicat de dire, si l'on reprend l'exemple aristotélien réinvesti par Austin, que tout ce que nous désignons par le mot « changement » possède des caractéristiques semblables, indiquées par la signification de ce mot [AUS 79, p. 72].

Or, cette entente (originale) de l'article d'Austin implique qu'en matière de signification, nulle généralisation – fut-elle anti-représentationaliste ! – n'est autorisée *a priori*. Elle implique notamment que l'on ne peut nullement caractériser de manière générale en quoi consisterait « la signification d'un mot », ou plus exactement que cette caractérisation ne peut prétendre à aucune valeur définitoire *a priori*, comme s'il était possible d'établir une somme de

règles ou de principes à suivre pour, à partir d'un mot (d'un mot au hasard, de n'importe quel mot), obtenir « sa signification ».

I. 3. « La signification » prise dans la critique de la signification

La thèse, énoncée ainsi, est extrêmement forte, et exige des précautions dont on pourrait avoir la tentation de se dispenser dès lors que l'on souhaite défendre une conception sémantique. Une lecture possible, moins formaliste (et peut-être moins pathétique dans son souci de résoudre l'énigme posée par le philosophe oxonien), serait qu'en mettant en œuvre son indéniable sens de la mise en scène pour opposer « la-signification-de (du mot) "x" » et « la-signification-d'un-mot en général », Austin entend « simplement » insister sur le fait que la réponse à la question portant sur une signification ne peut être qu'une *réponse à l'usage*. C'est-à-dire qu'elle ne peut consister qu'à employer le terme, à le faire œuvrer, à en manifester le fonctionnement, au sein du langage (c'est la syntaxe) et en relation avec différentes situations de la vie (c'est la sémantique¹⁰). Il s'agirait d'explicitier ainsi que la conversion de la signification à l'usage implique surtout que sa définition elle-même ne peut reposer que sur une « mise en fonction » du langage.

Or, cette interprétation nous semble tout à fait justifiée et pertinente, mais elle serait erronée si on la comprenait comme signifiant qu'il y aurait une règle préétablie permettant de définir quelle serait la démarche à suivre, dans toutes les situations, pour donner cette réponse à l'usage, pour réaliser ce geste, théorique mais en réalité assez banal, qui consiste à définir « la-signification-de (du mot) "x" ». Pourtant, on pourrait nous objecter : Austin ne nous la donne-t-il pas, cette règle, lorsqu'il écrit que, dans un tel cas, « je réponds tout naturellement en expliquant la syntaxe et en manifestant la sémantique » [AUS 94, p. 27] ? Voici précisément le contre-sens que nous voudrions dénoncer.

Car il nous semble que se trouve chez Austin de quoi justifier dans toute sa radicalité la thèse selon laquelle aucune définition générale de ce qu'est « la signification d'un mot » n'est possible. L'idée est qu'Austin ne nous livre précisément pas un « mode d'emploi », comparable aux étapes stéréotypées à suivre pour calculer la racine carrée d'un nombre – du reste, il formule explicitement cette différence dans [AUS 79, p. 60]. De fait, si ce que signifie un mot dépend de la manière dont il est employé *en situation*, il est crucial de comprendre que la manière dont cette dépendance intervient n'est *pas* anticipable, ni donc déterminable *a priori*.

Selon nous, Austin souligne précisément ce point lorsqu'il conteste la séparation nette du sémantique et du syntaxique : ce qui, de la signification des mots, relève respectivement de l'organisation interne du langage et du rapport à l'expérience ne peut jamais être déterminé *a priori*, ou une fois pour toutes. Sont en cause précisément des phénomènes comme ceux décrits à l'aide de l'exemple « Le chat est sur le paillason » : selon le contexte et les circonstances de l'énonciation, ce qu'un énoncé va faire sera différent, et la manière dont il va s'inscrire dans le réel pour ce faire l'est également. Par conséquent – c'est la thèse réciproque, qui est ici notre véritable cible – la manière dont, pour un énoncé donné, conventions linguistiques et situation réelle s'entremêlent pour lui donner son sens n'est pas modélisable, ni susceptible de

¹⁰ Austin indique plus loin dans son article [AUS 79, p. 67] que ces deux dimensions ne peuvent être nettement distinguées ; nous y reviendrons dans quelques lignes.

généralisation. Comme l'écrit Austin nettement : « Une langue *réelle* n'a que peu de conventions explicites – voire même aucune –, les domaines d'application de ses règles ne sont pas précisément délimités, et nulle frontière rigide ne sépare le syntaxique du sémantique » [AUS 94, p.35].

Selon les termes qu'emploie par exemple Charles Travis, incomparable interprète d'Austin (quoique souvent de manière allusive, ou en tout cas peu descriptive), si l'on définit la pragmatique comme « l'étude des propriétés des mots qui dépendent du fait qu'ils ont été énoncés, ou que l'on y a réagi, d'une certaine manière ou dans certaines conditions, ou de la manière, ou dans les conditions, où ils ont été énoncés », « les questions sémantiques sont apragmatiques » [TRA 97, p. 87]¹¹.

Pour autant, en nous disant que la réponse à la question de ce que signifie un mot suppose d'en déployer sémantique et syntaxe, Austin ne nous indique-t-il pas au moins que « la signification d'un mot » est, tentons-en une formulation, *la contribution de ce mot à ce que nous faisons grâce au langage, sa contribution à nos actes de parole* ? N'en réalise-t-il pas une définition générale ? Soit. Sauf que cette contribution n'est pas prédéterminée, et donc que la part d'un mot dans le fonctionnement, ou la mise en œuvre, d'une langue ne l'est pas davantage. Ce que permet de faire un mot ou un énoncé ne peut précisément être éprouvé, dans les différents sens du terme, qu'à l'usage. Si définition générale il y a, elle ne consiste certainement pas en un mode d'emploi permettant d'explicitier *a priori* le lien d'un mot et de sa signification.

De ce point de vue, parler de « la signification d'un mot », cela ne peut être rien d'autre que parler du fait que ce mot permet de faire des choses – mais l'on objective alors artificiellement un usage que l'on voudrait presque dire ouvert à tous les vents, si n'existaient tout de même des contraintes sémantiques (au sens élargi par Austin) qui font qu'avec un mot, on ne peut tout de même pas faire *n'importe quoi*. Pas n'importe quoi, donc, mais pas non plus un ensemble figé de choses. Le syntagme « la signification d'un mot » invite à l'exploration, plus qu'il ne désigne un périmètre. Ce qu'est la signification pour un mot ou un énoncé n'est jamais décidé par avance, mais se détermine en chemin.

Dans cette perspective, le partage du sens entre locuteurs ne peut certainement plus désigner le fait que nous posséderions ensemble les mêmes *contenus de sens*, que nous associerons de concert aux mêmes termes, ou aux mêmes énoncés. Ce que nous aurions en commun ne pourrait être aucun objet sémantique, mais uniquement *des usages* plus ou moins distinctement établis, c'est-à-dire *une capacité à user des mots en situation* pour y accomplir différentes actions (notamment, mais pas seulement, dire quelque chose du monde). Il est alors possible sans la nier de concevoir que cette capacité est plus ou moins bien partagée, notamment (mais pas seulement) parce que la compréhension de l'usage de tel mot dans telle situation rare n'est parfois sujette à aucun consensus, l'objet d'aucune évidence, mais suppose l'acceptation d'une pratique hétérodoxe. Par exemple, le fait de considérer que telle peluche à l'aspect difficilement définissable est un « hibou » suppose d'accepter un usage du terme « hibou » que les locuteurs non-initiés de la langue pourraient juger aberrant, ou illégitime, alors même que dans le contexte des habitants de la maison où réside ce « hibou », le terme est parfaitement opératoire et permet d'accomplir toutes les tâches qui peuvent lui être associées (l'attraper, le

¹¹ Nous traduisons. Voir [AMB 13] pour une analyse et un commentaire éclairants de la lecture travisienne sur ce point.

faire danser, le ramasser, le faire voler, le câliner, etc.). Dans un tout autre contexte, le fait qu'un garagiste spécialisé en *tuning* promette à l'un de ses clients passionnés de lui « préparer le moteur » doit être compris comme un engagement à accroître les performances du véhicule, et non seulement à le réviser selon les normes de sécurité en vigueur habituellement. Cette « préparation », pour un client plus classique, serait vraisemblablement interprétée comme un bricolage hasardeux et périlleux, et décevrait les attentes associées à ce mot. Les pratiques hétérodoxes reposent, plus encore que les pratiques ordinaires (qui ne sont elles-mêmes « ordinaires » que relativement au groupe linguistique considéré), sur une empathie ou une sensibilité commune qui peuvent être très minoritaires, ou en tout cas réservées à quelques-uns – *happy few* ou non. *De fait*, la maîtrise des usages de la langue dans des contextes originaux, sophistiqués, peu communs, est plus ou moins bien partagée – il y a là, indéniablement, matière à exploration empirique.

II. Quel sens partageons-nous ? Pour une objectivité renouvelée du sens commun

Pour autant, cette « activation » – si l'on peut dire – de la signification, ou sa pragmatization, implique-t-elle que l'on doive renoncer à une quelconque objectivité de la signification ? Doit-on considérer qu'elle n'existe en aucune manière indépendamment de la prise que l'on a sur elle en un moment donné ? Ou plutôt, car cette métaphore de la saisie, par l'objectivation qu'elle suggère, présuppose ce qui semble en jeu : doit-on considérer qu'elle n'existe en aucune manière indépendamment de l'énonciation où elle est mise en œuvre ? Si la réponse à cette question était positive, nous partagerions bien un *sens*, qui serait la sensibilité qui nous permettrait d'user des mots en contexte pour nous référer au monde – nous aurions, en quelque sorte, le sens linguistique en partage –, mais aucune *signification* ne pourrait être partagée en un sens plus objectivant du terme, c'est-à-dire reprise et réemployée par différents locuteurs, dans différents contextes, chaque signification étant substantiellement arrimée aux coordonnées de son énonciation singulière.

Mais plusieurs arguments s'opposent à cette interprétation. Selon nous, la critique austinienne du postulat idéaliste qui conçoit la signification comme une chose infiniment et indéfiniment disponible à tous ceux qui maîtrisent une langue a bien comme effet de remettre la signification « en contexte », et donc de la sortir de sa situation de communauté de principe, d'universalité sans histoire, mais elle n'a *pas* pour conséquence qu'aucune ré-itérabilité de la signification ne pourrait être pensée. Au contraire, c'est notre thèse, nous pourrions (et devrions) concevoir un héritage, un transfert, ou un authentique partage de la signification, au sens où l'on parle de « partage de connaissances », et non seulement de « sens en partage ». Certes, le sens d'un mot ou d'un énoncé n'est définissable qu'à l'usage, mais cela n'implique pas qu'il ne puisse pas être identifié dans deux usages différents.

Il semble important de rappeler ici que le terme d'usage a différents sens. Certes, il désigne au premier chef, tout simplement, le fait d'user de quelque chose, de s'en servir (c'est ce sens qui est à l'œuvre dans l'expression « faire usage de... »). Mais il signifie aussi (c'est le sens le plus évident lorsqu'on considère le substantif « l'usage ») une « pratique, manière d'agir

ancienne et fréquente, ne comportant pas d'impératif moral, qui est habituellement et normalement observée par les membres d'une société déterminée, d'un groupe social donné » [TLFi, article « Usage », sens A.1.]. L'usage est alors synonyme de la coutume, de la tradition, de l'habitude. Il est bien clair à cet égard que, quand bien même l'on attache la signification à un certain usage des mots et des énoncés, cela n'implique aucunement la singularité de chaque signification, sa ponctualité, son caractère événementiel (ce que pourrait suggérer le premier sens que nous avons décrit), mais permet au contraire que l'on pense une forme de répétition et d'ordonnancement général de ces usages, certes particuliers à certains égards, mais identiques ou identifiables à d'autres.

Il nous semble que le nier – et par là même refuser toute objectivité de la signification – ne pourrait que reconduire l'idéal d'identité auquel Austin nous enjoint précisément de renoncer.

II.1. De la possibilité de réaliser « la même affirmation »

Voici les arguments principaux qui confortent la position que nous défendons. Commençons par rappeler la manière dont Austin lui-même nous prévient contre le geste théorique qui substituerait l'usage à la signification dans le rôle (recherché !) de « concept clé de philosophie du langage », en un geste clairement polémique à l'égard de Wittgenstein : « Nous avons déjà vu comment les termes "signification" et "emploi d'une phrase" (*use*) peuvent brouiller la distinction entre les actes locutoires et les actes illocutoires. Nous remarquons maintenant que parler de l'"emploi" du langage peut aussi jeter la confusion entre les actes illocutoires et perlocutoires. » [AUS 70, p. 115]

Ces lignes montrent que l'essentiel pour Austin n'est pas de remplacer la signification par l'usage, mais de distinguer différents niveaux de réussite, ou d'échec possible, de nos actes de parole. Or, il semble qu'en réalisant la tâche qui consiste à justifier les différents niveaux d'analyse de l'acte de parole, Austin ait précisément mis en évidence le fait que différents actes de parole peuvent partager « la même signification », et en particulier que différentes assertions (actes d'affirmation) peuvent partager « la même affirmation ». Dans la mesure où il existe des critères qui permettent de la ré-identifier dans d'autres actes de parole, nous pourrions bien penser une forme d'objectivité de la signification, c'est-à-dire une réitérabilité, une relative indépendance à l'égard de chaque acte de parole où elle est produite¹².

Rappelons la définition austinienne de l'acte *locutoire*. L'exécuter consiste à « faire quelque chose. À savoir la production : de sons, de mots entrant dans une construction, et douée de signification. Entendez signification [*meaning*] comme le souhaitent les philosophes, c'est-à-dire : sens et référence. » [AUS 91, p. 109] Faire, au niveau locutoire, c'est simplement « dire » – l'action à laquelle correspond cette dimension de l'acte de parole consiste ainsi à réaliser un « discours ». Par contraste, pour un énoncé donné, identifier l'acte *illocutoire* exige de s'interroger sur « la manière » et « le sens [*sense*] dans lesquels en chaque occasion nous l'"utilisons". » [AUS 91, p. 112]

¹² Notons que cette réflexion s'inscrit dans un débat actuellement très actif dans le champ de la philosophie analytique, récemment revivifié par les travaux déjà cités de Peter Hanks, et qui concerne la place et le statut du locutoire dans la philosophie austinienne.

Mais l'important pour nous est ici le locutoire, et plus précisément les trois dimensions qu'Austin y distingue [AUS 91, p. 108]. L'acte *phonétique* consiste à « produire certains sons » – le résultat de l'acte est un « phonème » ; l'acte *phatique* consiste à « produire certains vocables ou mots (*i.e.* certains types de sons appartenant à un certain vocabulaire, et *en tant* précisément qu'ils lui appartiennent) selon une certaine construction (*i.e.* conformément à une certaine grammaire, et *en tant* précisément qu'on s'y conforme), avec une certaine intonation, etc. » – le résultat de l'acte s'appelle un « phème » ; l'acte *rhétique*, enfin, consiste à « employer un phème ou ses parties constituantes dans un "sens" plus ou moins déterminé, et avec une "référence" plus ou moins déterminée » [AUS 91, p. 108] – l'acte rhétique produit un « rhème ».

Or, lorsqu'il étudie les différentes dimensions du locutoire, Austin explicite le fait que des actes de langage différents peuvent impliquer « les mêmes sens et référence » et donc, si l'on reprend ce qu'indique le philosophe oxonien lorsqu'il caractérise l'acte locutoire, la même signification :

« La question de savoir à quel moment un phème ou un rhème est le même qu'un autre n'importe guère ici, pas plus que la question de savoir ce qu'est un phème ou un rhème isolé. Mais il importe évidemment de se rappeler qu'un même phème (*i.e.* une même phrase, c'est-à-dire des exemplaires du même type) peut être employé, selon les énonciations, dans un sens différent ou avec une référence différente, et constituer ainsi un rhème différent. Lorsque des phèmes différents sont employés avec les mêmes sens et référence, on peut parler d'actes rhétiquement équivalents ("la même affirmation" en quelque sorte) mais non pas d'un même rhème ou d'actes rhétiques semblables (la même affirmation impliquant, là, l'usage des mêmes mots). » [AUS 91, p. 111]¹³

Des phèmes différents, c'est-à-dire des phrases différentes, peuvent être employés « avec les mêmes sens et référence », c'est-à-dire que différents actes rhétiques, s'ils n'en deviennent pas identiques pour autant, peuvent avoir le même sens et la même référence, et constituer par conséquent, souligne Austin, non pas véritablement la même affirmation, mais, entre guillemets, « la même affirmation ». Les guillemets, on le sait, servent essentiellement à indiquer qu'un discours est rapporté ; ici, ils permettent de diriger l'attention du lecteur sur le niveau, non des énonciations en tant qu'actes de parole, mais du discours qu'elles permettent de réaliser.

Si ce qui est dit diffère (les mots employés ne sont pas les mêmes), « ce qui est dit » est identique, ou similaire (Austin parle d'« équivalence »). Il est remarquable qu'Austin isole un niveau où il y a un sens à parler de « la même affirmation », et que ce niveau ne correspond exactement à aucune des dimensions de l'acte de langage distinguées dans *Quand dire, c'est faire*. En particulier, puisque cette équivalence ne suppose pas l'identité des phonèmes employés, elle ne se situe ni au niveau phatique ni au niveau rhétique ; à chacun de ces deux niveaux, l'équivalence des phèmes et des rhèmes supposerait celle des phonèmes. Le niveau où il est légitime de parler de « la même affirmation » ne correspond donc pas plus au locutoire qu'à l'illocutoire. L'identité du sens et de la référence, et donc de « l'affirmation », implique donc d'évaluer « l'équivalence » des actes rhétiques, dont l'effet propre est bien le fait que sont

¹³ Traduction modifiée par l'auteure pour faire paraître plus clairement ce qu'Austin y dit de l'identité des actes, qui est notre sujet d'intérêt présent.

énoncés des « vocables dans un sens et avec une référence plus ou moins déterminés » [AUS 91, p. 110]. Les différents vocables peuvent être comparés sur ce dernier aspect. Selon Austin, il est pertinent de se demander si deux actes de parole peuvent dire la même chose de la même chose.

II. 2. Un partage à évaluer en contexte

En matière d'identité de la signification comme dans les autres affaires d'identité, il est question de conventions, relatives à un contexte et sujettes à des décisions plus ou moins évidentes, ou consensuelles. Austin écrit en effet dans une note substantielle de son important article « Truth » que le fait que deux choses soient considérées comme identiques signifie qu'elles méritent que l'on en fasse « la même "description" » [AUS 94, note 10 p. 98], ce qui n'est pas « une relation purement naturelle » (au sens où on pourrait la voir dans les phénomènes, que ce serait inscrit en eux), mais suppose l'intervention de conventions fixant que ces choses se ressemblent, non pas exactement, mais « suffisamment ».

Le fait de décrire deux choses comme étant « suffisamment » ressemblantes pour mériter d'être dites « les mêmes » est, nous dit Austin, une question de convention, et de convention adaptée aux circonstances dans lesquelles la question se pose, et la réponse se donne. Sur ce point, il en est des significations comme de tout. Quel sens y a-t-il à se demander si une signification est la même ou non qu'une autre ? Quel sens y a-t-il donc à se demander si un mot, ou un énoncé, veut dire la même chose qu'un autre mot, ou un autre énoncé ? Quel sens y a-t-il, enfin, à se demander si deux personnes se comprennent bien, entendent la même chose lorsqu'ils utilisent tel mot ou tel énoncé ?

Austin nous l'a appris : chacune de ces questions n'a pas de réponse absolue, *a priori*, qui vaudrait pour tous les contextes. En cette matière comme en d'autres, cela dépend crucialement du contexte d'énonciation, des conventions qui lui sont associées et, parfois, de décisions relativement inédites. Ré-employons à nos fins le célèbre exemple donné par Willard v. O. Quine dans *Le mot et la chose* [QUI 77]. Imaginons un linguiste en visite d'étude chez un peuple indigène dont il ignore totalement la langue. L'argument de Quine est que, si l'indigène dit « gavagai » en désignant ce que le linguiste (et nous-même) appelle un « lapin », le linguiste ne pourra pas savoir si l'indigène désigne par-là « un lapin », « une instance de Lapinité » ou « un segment continu de la fusion de tous les lapins ».

Notre proposition est que le fait que l'indigène et le linguiste partagent un sens commun (et qu'ils disent « la même chose » lorsque le premier dit « gavagai » et que l'autre réemploie le terme) dépend des circonstances et des exigences associées, dans ces circonstances, à cette communauté. Si l'on se situe à un niveau, disons, métaphysique, où l'on attendrait que le linguiste et l'indigène aient la même représentation de ce qu'est une entité unifiée telle qu'un « lapin » (« une vache », « un écureuil », etc.), il est légitime de juger que le partage n'aura pas lieu. De ce point de vue, si l'on téléporte le linguiste et l'indigène au milieu d'un groupe de philosophes discutant de la querelle des universaux, il est raisonnable de penser que le constat général sera celui d'une incompréhension des deux principaux protagonistes. Mais si l'on se situe à un niveau pratique, où l'on attendrait que le linguiste et l'indigène s'entendent sur le menu du prochain repas et l'objectif de la chasse du jour, il est raisonnable de penser que le

partage de sens aura lieu. Notons que nous ne faisons que transposer ici le style d'analyse contextualiste typique d'Austin, exemplifié notamment à la fin de *How to Do Things With Words* [AUS 75, p. 142 sq.], lorsque sont développés différents exemples destinés à mettre en évidence ce qui sépare les exigences s'appliquant aux affirmations selon le contexte où elles sont réalisées. « La France est hexagonale » peut suffire, nous dit notamment l'auteur, pour un général en conquête, mais pas pour un géographe.

Si l'on suit ces conclusions tirées de notre lecture d'Austin, il serait donc vain de vouloir donner *une* réponse uniforme, même *négative*, à la question : partageons-nous le même sens ? Considérer par exemple que, parce que la signification d'un mot donné (et *a fortiori* celle d'un énoncé) n'est pas une entité définie mais ne se décide qu'à l'usage, selon des modalités toujours singulières, le partage du sens n'est jamais qu'une entreprise incertaine, vouée à l'inachèvement, reviendrait selon nous à reconduire les *mêmes* présupposés théoriques que la thèse censément adverse du partage « de principe ». Car dans les deux cas est à l'œuvre une entente rigide et idéaliste de ce qu'est une identité, pour laquelle ce qui n'est pas strictement semblable à tous les points de vue ne peut être considéré comme identique, alors que – cela nous semble être l'une des leçons essentielles d'Austin – la question de l'identité se subdivise en un nombre potentiellement infini de questions possibles, selon ce qui est en jeu, le contexte d'énonciation, les attentes qui sont attachées à cette question d'identité.

On peut opposer un argument semblable aux pensées pour lesquelles il y aurait une seule manière de répondre à la question du partage du sens, au sens où cette interrogation serait interprétée comme exigeant *un* type d'approche précis, *une* démarche théorique particulière, qu'elle soit empirique ou autre. Au contraire, il nous semble que la critique austinienne du « mythe de la signification », comprise jusque dans ses dernières extrémités, doit nous garder de toute généralisation liminaire à l'égard de la question du sens, mais nous inviter au contraire à nous demander, dès qu'elle est en jeu, ce qui motive cette interrogation. Dès lors qu'apparaît une interrogation sur le fait que tels ou tels interlocuteurs se comprennent, ou sur l'existence de telle ou telle communauté linguistique, il conviendrait donc de se demander à titre liminaire (la suite n'est pas de notre ressort !) : *dans ce contexte précis*, quels sont les enjeux de la question qui nous est posée sur le partage du sens ? Pourquoi la question du sens, et de son partage, sont-ils soumis à notre réflexion ? Tel nous semble être le sens ultime du feuilletage de la théorie des actes de langage réalisé par Austin.

Conclusion

Théoricien de la nature d'acte de la parole, John L. Austin met en cause radicalement une manière usuelle, représentationnaliste, de concevoir la signification linguistique – son identification, son partage et sa réitération : selon cette conception, la signification est indexée mécaniquement sur le signe et les combinaisons de signes, son identification étant permise par leur seule reconnaissance. Contre ce « mythe de la signification », Austin défend l'idée que ce que signifie un signe – un mot ou un énoncé – ne se décide jamais qu'à l'usage. Le fait que nous nous comprenions ne serait donc pas garanti par le fait que nous maîtrisions les mêmes

associations automatiques signe-signification, mais plutôt par notre commune capacité à user des signes en situation afin d'exprimer un sens toujours contextualisé.

Mais alors, la mise en usage, la mise en partage de la signification doit-elle être associée à la thèse selon laquelle l'usage serait toujours singulier, et par conséquent la signification toujours singulière ? Nous répondons : non, la signification peut être réitérée, de même du reste que l'usage qui, pour être contextuel, n'en est pas pour autant toujours particulier – et là est peut-être la source de la confusion que le recours à ce concept suscite parfois. Ce n'est pas parce qu'il faut refuser *une certaine manière, idéaliste* si l'on veut, de penser la réitération et le partage du sens, qu'il faut refuser *toute* réitération et *tout* partage du sens, bien au contraire. Simplement, les contours du partage ne sont plus prédéterminés, mais décidés de manière toujours contextuelle, et relative en particulier à la raison pour laquelle nous sommes en train de nous interroger sur l'intercompréhension obtenue lors de tel ou tel échange linguistique. Finalement, en remettant la signification au cœur de nos usages, nous pensons avoir retrouvé un authentique sens commun, un réel sens partagé, non plus *présupposé* mais, au sens fort du terme, *possible*, selon des critères qui doivent être l'objet de décisions conventionnellement normées et contextuellement déterminées.

Bibliographie

[ALS et AMB 06] Al-Saleh C. et Ambroise B., « Le débat entre Austin et Strawson sur la vérité », dans Jocelyn Benoist (dir.), *Propositions et états de chose*, Paris, Vrin, 2006, pp. 199-229.

[AMB 08] Ambroise B., *Qu'est-ce qu'un acte de parole ?*, Paris, Vrin, 2008.

[AMB 13] Ambroise B., « Pragmatiques de la vérité : sens, représentation et contexte, de G. Frege à Ch. Travis », *Corela* [en ligne], HS-14, 2013.

[AUS 75] Austin J. L., *How To Do Things With Words*, 2^e édition revue par J. O. Urmson et M. Sbisà, Oxford, Oxford University Press, 1975.

[AUS 79] Austin J. L., *Philosophical Papers*, 3^e édition, Oxford, Oxford University Press, 1979.

[AUS 91] Austin J. L., *How to do Things with Words*, 1^e édition, Oxford, Oxford University Press, 1962 ; trad. fr. Gilbert Lane, *Quand dire, c'est faire*, rééd. avec une postface de F. Récanati, Seuil, Paris, 1991.

[AUS 94] Austin J. L., *Philosophical Papers*, Oxford, Oxford University Press, 1961 ; trad. fr. L. Aubert et A.-L. Hacker, *Écrits philosophiques*, Paris, Seuil, 1994.

[BAZ 11] Baz A., « Knowing knowing (that such and such) », dans M. Gustafsson et R. Sørli (dir.), *The philosophy of J. L. Austin*, Oxford, Oxford University Press, pp. 146-174, 2011.

- [CAS 04] Cassin B. (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil, Dictionnaires Le Robert, 2004.
- [BEN 09] Benoist J., « ... Et actes de langage : d'un débat entre Austin et Strawson », dans J. Benoist, *Les limites de l'intentionnalité. Recherches phénoménologiques et analytiques*, Vrin, Paris, 2009, pp. 39-66.
- [DAV 01] Davidson D., *Inquiries into Truth and Interpretation*, New York, Oxford University Press, 2001.
- [HAN 07] Hanks P., « The Content-Force Distinction », *Philosophical Studies*, n°134, pp. 141-64, Mai 2007.
- [HAN 15] Hanks P., *Propositional Content*, Oxford, Oxford University Press, 2015.
- [LAR 08] Larsson B., « Le sens commun ou la sémantique comme science de l'intersubjectivité humaine », *Langages*, vol. 170, n°2, 2008, pp. 28-40.
- [QUI 77] Quine W. v. O., *Le mot et la chose*, trad. J. Dopp et Paul Gauchet, 1977.
- [REC 81] Recanati F., *Les énoncés performatifs*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1981.
- [REC 16] Recanati F., « Force Cancellation », *Synthese*, 2016, pp. 1-22.
- [ROU 16] Roux J.-M., *Les degrés du silence. De la juste place du sens dans le langage et dans la perception chez Austin et Merleau-Ponty*, Thèse de doctorat en philosophie soutenue le 25 novembre 2016 à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- [SBI 07] Sbisà M., « How to read Austin », *Pragmatics*, 2007, vol. 17, n°3, pp. 461-473.
- [STR 49] Strawson P. F., « Truth », *Analysis*, 1949, vol. 9, n°6, pp. 83-97 ; trad. fr. B. Ambroise et V. Aucouturier, « La vérité », dans B. Ambroise et S. Laugier (dir.), *Textes-clés de philosophie du langage I*, Paris, Vrin, 2009, pp. 246-269.
- [TLFi] Trésor de la Langue Française informatisée, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, <http://www.atilf.fr/tlfi>
- [TRA 97] Travis C., « Pragmatics », dans B. Hale et C. Wright (dir.), *A Companion to the Philosophy of Language*, Oxford, Blackwell, pp. 87-107, 1999.
- [TRA 03] Travis C., *Les liaisons ordinaires*, trad. Fr. B. Ambroise, Paris, Vrin, 2003.
- [WIG 99] Wiggins D., « Meaning and truth conditions : from Frege's grand design to Davidson's », dans B. Hale et C. Wright (dir.), *A Companion to the Philosophy of Language*, Oxford, Blackwell, pp. 3-28, 1999.